

Légende de la Fille Sucre

Joseph Boyden

« Les Blancs ont apporté bien des choses aux Indiens. Les fusils, les moteurs hors-bord. La télévision. Le café. Les Kentucky Fried Chicken. Le hockey sur glace. Les jeans extra large, les casquettes de base-ball. Le rock'n roll, la cocaïne. Mais il y a un présent dont on ne parle jamais.

Il était une fois une petite fille. Elle vivait loin au nord, dans la taïga, passé le Bouclier canadien – un endroit si sauvage que même les cerfs n'y pouvaient pas survivre. Son père était chasseur et trappeur ; sa mère cousait les habits de la famille, tannait les peaux que le père avait prises. Ils échangeaient leurs fourrures au comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson contre quelques-uns des biens que proposait le wemestikushu, l'Homme Blanc : et ces choses apportaient aux Anishnabe, aux Indiens, un peu d'aide pour tenir dans ce lieu hostile. Ils échangeaient du lynx, du castor, de l'orignal, des peaux de martre, de lièvre à raquettes, des visons contre de la farine, des tissus de couleur, des balles de fusil, quelques outils, du fil à coudre.

Cette petite fille avait de nombreux frères et sœurs. Tous aidaient ses parents à la cuisine, à la couture ou à la chasse. L'hiver, ils résidaient dans les bois, près des lieux où le père avait tendu ses pièges ; l'été, ils allaient camper au bord d'un lac où le poisson abondait. C'était une petite fille comme les autres : elle avait une poupée, des frères et des sœurs avec qui jouer : ils se disputaient parfois, mais dans l'ensemble ils s'entendaient bien. C'était une bonne vie, surtout l'été, quand le jour n'en finissait pas et que la famille passait de longues soirées à jouer ensemble ou à se raconter des histoires.

Mais cette bonne vie, comme toute chose ici-bas, devait prendre fin. Un jour, le père revint d'une visite au comptoir de la Compagnie ; il était pâle. Il s'assit avec sa femme et lui rapporta ce qu'avaient expliqué les employés blancs. On venait de bâtir un pensionnat près du comptoir ; le gouvernement avait décrété une loi selon laquelle tous les enfants anishnabe devaient quitter le campement familial pour aller y vivre. « *Mais ce sera bien, assuraient les employés ; vos enfants reviendront vous voir chaque été, pendant deux mois. Dites-vous que comme ça, ils pourront vivre dans notre monde et apprendre nos coutumes.*

– *Et si jamais je ne les envoie pas dans ce pensionnat ?* avait demandé le père.

– *Alors nous n'aurons plus le droit de commercer avec vous, et le gouvernement enverra la Police Montée vous prendre vos enfants. Ils iront de toute façon.* »

Le père de la petite fille expliqua tout cela à son épouse. Elle pleura. Elle savait qu'il fallait faire ce que le gouvernement disait.

« *Nous irons nous cacher dans la forêt, là où ils ne nous trouveront pas, décréta le père. Nous vivrons à la façon de nos ancêtres et nous oublierons ces Blancs.*

– *Il n'y aurait pas assez de tout le pays pour leur échapper, répondit sa femme. Leurs avions repéreront nos feux de camp. Tu n'auras plus de balles pour ton fusil. Tu ne manies plus assez*

bien l'arc pour nous nourrir tous. Quelle vie auraient nos enfants, sans cesse à courir et à se terrer comme des lapins ? »

Les parents de la petite fille n'eurent d'autre choix que d'obéir au gouvernement. Quand les oies repartirent, cet automne-là, ils conduisirent leurs enfants au pensionnat, où les attendaient des religieuses en habit noir et au visage grave.

La première chose que firent les religieuses, ce fut de leur couper les cheveux. Elles taillèrent ceux des garçons très court, ne leur laissant que quelques mèches qui se hérissaient sur leur tête ; aux filles, elles donnèrent une coupe au carré qui leur interdisait de porter des tresses, comme leurs grands-mères et leurs mères l'avaient toujours fait.

Elles leur passèrent ensuite des habits rêches, qui les grattaient. Puis elles leur dirent qu'ils n'avaient plus le droit de parler cree, sinon on leur laverait la bouche au savon et on les fouetterait avec une baguette. Cela fit rire quelques enfants, surtout les filles : ils pensaient que les religieuses plaisaient. Qui aurait l'idée de frapper des enfants, et avec une baguette ? C'est bon pour les chiens ! Mais à la stupéfaction de la petite fille, une nonne la traîna dans une pièce, la mit à genoux, souleva sa robe et la battit jusqu'à la faire pleurer.

Cette nuit-là, et bien d'autres nuits dans les mois qui suivirent, la petite fille s'endormit au son de ses sanglots et de ceux des autres, dans le dortoir. Ils pleuraient leurs parents, le feu de camp, l'odeur du cuir tanné.

Hormis les coupes de cheveux, les habits, ces journées pleines d'horloges, de classes, de fessées, d'horaires, ce qui étonna le plus la petite fille, ce fut la nourriture que les religieuses leur servaient trois fois par jour. Tous les matins, elle faisait la queue avec les autres pour recevoir un bol de flocons gris. Puis on lui donnait un peu de lait à verser sur les flocons. Mais le plus intéressant, c'était qu'il fallait ensuite verser une cuillerée de sucre, blanc comme la neige au bord d'un lac, sur les flocons et le lait. Le sucre donnait du goût à ce mélange insipide. C'est grâce à lui que la petite fille apprit à aimer son petit-déjeuner. Elle prit bientôt l'habitude de chaparder une cuillerée de sucre qu'elle cachait dans la poche de son uniforme. Chaque fois qu'elle s'ennuyait, qu'elle avait envie de réconfort, elle mouillait la pointe de son doigt, l'enfonçait dans sa poche, suçait les grains de sucre ainsi recueillis. Elle prenait bien soin de se cacher : si les religieuses l'avaient vu faire, elles l'auraient sûrement corrigée avec leur baguette d'épicéa.

Les jours devinrent des semaines et les semaines, des mois. Les enfants parlaient de mieux en mieux l'anglais, mais ils n'avaient pas renoncé à leur langue maternelle. Ils l'employaient tantôt par mégarde, tantôt à dessein. Chaque fois qu'ils étaient surpris à le faire, on leur lavait la bouche au savon et on les fouettait à la baguette. La petite fille remarqua que même les garçons les plus braves, ceux qui n'hésitaient pas à regarder une nonne dans les yeux et à l'insulter en cree, ceux-là même s'endormaient dans des sanglots étouffés. Les nuits, c'était le pire : les religieuses glissaient comme des fantômes entre les lits pour faire taire les enfants, un doigt osseux levé contre leurs lèvres. La petite fille guettait le matin avec impatience.

Quand ils avaient été très sages, on leur donnait un bonbon, un petit caillou dur, sucré, de couleurs vives. On suçait le bonbon jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un éclat sur la langue ; puis il fondait tout à fait. La petite fille les préférait encore au sucre en poudre. Le goût en était plus puissant, plus profond. Cela lui faisait penser à la chaleur du soleil sur sa peau, lui donnait ce sentiment qu'on éprouve le matin, quand on se réveille de bonne heure, quand on sait qu'on a la journée devant soi. Les jours gris du pensionnat passaient plus vite grâce aux bonbons.

Le printemps arriva. Les enfants se mirent à parler de l'été, où ils iraient retrouver leurs parents au bord des lacs et des rivières. Cette perspective les rendait heureux ; et quand ils étaient heureux, ils étaient sages. Les religieuses, en retour, leur donnaient plus souvent des bonbons. La petite fille se dit que ce serait une bonne idée d'en emporter chez elle. Elle se mit à rendre des services aux autres enfants : faire leur lit, leur gratter le dos, ou même leur abandonner une part de son dîner. Elle échangeait tout cela contre des bonbons.

Cette activité tourna bientôt à l'idée fixe. Si elle se procurait assez de sucreries, se disait-elle, elle en aurait en permanence et sa vie à la pension serait bien plus heureuse. A force de supplications, d'astuces et de trafics, elle gagna un surnom. On se mit à l'appeler la Fille Sucre, pour se moquer d'elle au début. Mais la Fille Sucre accueillit ce sobriquet avec fierté ; et les autres enfants, peu à peu, en vinrent à admirer la puissance et la ténacité de sa passion pour les choses sucrées. Bientôt ils n'employaient plus ce nom que comme un signe de respect.

L'été fut une période étrange pour la Fille Sucre, ses frères et ses sœurs. Ils avaient passé l'année à parler leur langue en secret, à se la chuchoter à l'oreille ; et pendant une bonne partie des vacances, chaque fois qu'ils disaient un mot creé à voix haute, quelque chose en eux tressaillait à l'idée de la correction.

L'été passa vite, comme tous les étés. Et les années aussi passèrent vite, comme passent les années. Chaque fois que les enfants retournaient chez eux, ils se rappelaient un peu moins leur langue ; et vint un jour où la Fille Sucre, ses frères et ses sœurs n'arrivaient presque plus à discuter avec leurs parents.

Durant toutes ces années que la Fille Sucre passait au pensionnat, sa mère et son père s'étaient efforcés de vivre comme ils avaient toujours vécu. Son père partait relever ses pièges ou chasser l'original ; sa mère s'occupait de la maison. Mais ils vieillissaient, et avec l'âge vient la faiblesse. Dépecer et vider l'original, c'est une tâche de jeune homme ; et pour traîner la carcasse jusqu'à la maison, il faut bien des bras vigoureux. Sans enfant pour les aider, les parents de la Fille Sucre se résolurent à suivre l'exemple des autres parents. Ils allèrent vivre à la réserve où se trouvait la pension. Avec le peu d'argent que leur allouait le gouvernement, ils achetèrent les biens et la nourriture que la Compagnie de la baie d'Hudson leur procurait au prix fort. Le père de la Fille Sucre ne put que rire amèrement en découvrant combien le gouvernement et la Compagnie travaillaient la main dans la main : ce qu'on vous donnait de l'une, on le reprenait de l'autre.

Les années passèrent, la Fille Sucre grandit ; et ce pensionnat, elle finit par s'y sentir chez elle, tout comme le gouvernement et les religieuses l'avaient prévu. A mesure qu'elle grandissait, elle grossissait. Ce qu'on lui donnait chez les religieuses ne ressemblait en rien à ce qu'elle

mangeait dans sa famille. Il y avait les sauces, les desserts, le thé glacé, les sodas : tout cela, bourré de sucre. Étrangement, cette nourriture qu'elle mangeait et qu'elle apprenait à aimer se substitua aux choses qu'on lui avait prises ; et quand elle sentait naître en elle la tristesse, cette tristesse qui vient des entrailles, elle l'étouffait sous les sucreries.

Le jour arriva pour elle de quitter la pension. Elle n'aurait jamais cru cela possible – mais ce jour-là, elle eut peur de s'en aller. Les religieuses ne lésinaient pas sur les corrections, mais elles lui donnaient aussi ce dont elle avait besoin : de quoi se vêtir, de quoi manger. Elles avaient seulement omis de lui apprendre à les obtenir par elle-même.

Le gouvernement lui alloua un peu d'argent, tout comme à ses parents. Chose étrange, à présent qu'elle était libre de les voir, elle le faisait rarement. Elle parlait une autre langue ; elle avait d'autres goûts. Cette idée la rendait parfois triste ; il lui semblait avoir perdu une chose très importante. Et chaque fois que la tristesse remontait en elle, elle la faisait taire en consommant du sucre sous toutes ses formes.

Malgré tous les plaisirs qu'elle y trouvait, la Fille Sucre se mit à remarquer des effets indésirables. Ses dents noircirent ; elles lui faisaient affreusement mal. Sa peau, elle aussi, pâtissait de ce régime. Mais quand elle ne mangeait plus de sucre, elle se sentait abattue et souffrait de migraines terribles ; elle continua d'en manger.

Pour son vingtième anniversaire, les amis de la Fille Sucre lui firent découvrir l'alcool. Cette nuit-là, elle retrouva ses plaisirs de petite fille, comme au jour où elle avait découvert le sucre en poudre. L'alcool rendait les choses plus claires, plus chaudes. Il provoquait les rires, il suscitait les larmes. Il procurait l'oubli. Elle ignorait que l'alcool n'était autre chose que des sucres fermentés et distillés. « *Tu peux voir ça comme le bonbon des adultes* », lui dit une amie ce soir-là : et la Fille Sucre se mit à rire, à rire jusqu'à en pleurer.

L'alcool devint donc son nouveau bonbon ; mais ses effets se révélèrent autrement puissants. Elle les sentait aussitôt après avoir bu, les sentait encore le lendemain matin. Par-dessus le marché, quand elle avait bu, elle faisait des choses qu'elle n'aurait jamais faites autrement. La première heure, ses amis et elle parlaient plus que de coutume, riaient plus que de coutume, et c'était bien. Mais ils continuaient à boire et le rire se changeait parfois en tristesse, parfois en colère : elle ne savait jamais lequel des deux.

Elle aurait voulu faire durer cette douce euphorie qui la gagnait au premier verre, mais l'alcool ne l'entendait pas de cette oreille. Quand la Fille Sucre avait trop bu, que la tristesse ou la colère reparaissait, elle tâchait de comprendre où le sentiment trouvait sa source. Elle en voulait aux religieuses de l'avoir changée en une autre, à force de menaces et de coups : mais quelle autre ? Cette personne ou cette chose qu'elle était devenue, elle ne la connaissait pas.

Il y eut des matins où la Fille Sucre se réveillait malade, résolue à ne plus jamais boire. Certaines fois, il y avait à son côté un homme qu'elle connaissait ; et d'autres fois, un homme qu'elle ne connaissait pas. Ces matins-là, la Fille Sucre regrettait son enfance : le feu dans la nuit ; la voix de sa mère chantant une vieille chanson crie ; les histoires de son père, les jeux

avec ses frères et sœurs. Mais ses parents étaient trop vieux désormais pour retourner vivre dans les bois, enseigner à ses frères et sœurs la chasse, les pièges, l'art de tailler les vêtements, de préparer le gibier. Cette vie-là ne reviendrait pas.

A mesure que ces terribles matinées s'étiraient jusque dans l'après-midi, la Fille Sucre se remettait peu à peu, et elle se demandait si elle avait seulement envie de retrouver sa vie d'avant. Ces choses que les religieuses et le gouvernement lui avaient données, elle s'y était habituée ; elle avait appris à les aimer. Le lit moelleux ; la radio et sa musique ; la nourriture toujours disponible, au magasin de la Baie d'Hudson. Une vie facile. Elle ménageait la pension que lui avait allouée le gouvernement, en échange de leurs terres et de leur vie d'avant, et parvenait ainsi à joindre les deux bouts. Mais elle gardait une sourde inquiétude, comme le bruit d'un moustique dans la nuit, l'idée qu'il manquait quelque chose à son existence.

Puis le jour arriva où la Fille Sucre se trouva enceinte ; et elle pensa que, peut-être, c'était là cette chose qui lui avait manqué. Le docteur blanc lui apprit que non seulement elle allait avoir un enfant, mais encore qu'elle souffrait d'une maladie, un problème dans son corps, en rapport avec tout le sucre qu'elle avait consommé depuis l'enfance. *« Il faut prendre mieux soin de vous, lui dit le docteur. Il y a beaucoup de gens, dans votre peuple qui souffrent de ce problème. Vous mangez trop mal ; votre corps n'arrive pas à suivre. Si vous ne faites pas attention, si vous ne changez pas vos habitudes, cela va vous tuer. »*

Et c'est ainsi que la Fille Sucre mit au monde son bébé sucre. Elle lui donna un prénom tiré de la Bible, dans l'espoir que cela lui faciliterait la vie parmi les Blancs ; et son petit garçon, elle l'éleva de son mieux. Elle chercha dans ses souvenirs d'enfance comment s'y prenait sa mère quand elle, la Fille Sucre, tombait malade ; quand elle faisait des comédies ; quand elle avait besoin d'aide. Mais cela remontait très loin : il ne restait plus beaucoup de souvenirs de ce temps-là. Parfois il paraissait plus simple de s'y prendre comme les religieuses s'y étaient prises avec elle : flanquer une raclée à son petit garçon quand il n'était pas sage ; le faire taire avec des bonbons ; le nourrir de ce qu'elle mangeait elle-même.

Les premiers mois, durant sa grossesse puis son allaitement, la Fille Sucre se sentait pleine de joie et de santé, comme aux temps de son enfance. Mais elle ne tarda pas à retomber dans ses anciens travers. Elle retrouvait le sucre à l'épicerie, au restaurant, jusque chez elle : il s'était lié à elle de façon permanente. Elle ne pouvait plus se détacher de cette chose qu'elle était devenue.

Elle éleva donc son fils du mieux qu'elle pouvait ; s'efforça de vivre du mieux qu'elle savait. Mais la Fille Sucre était de plus en plus malade. Ce même produit qui avait conquis ses faveurs dès l'enfance, qui l'avait consolée, l'avait aidée à devenir ce que voulaient les religieuses, il apparut qu'il était son ennemi depuis le début, qu'il la rongait de l'intérieur. Et quand son fils eut l'âge de veiller à son tour sur sa mère, on le lui prit pour le mettre au pensionnat, lui aussi.

La Fille Sucre aura vécu assez longtemps pour connaître la douleur qu'avaient éprouvée, avant elle, son père et sa mère. Son fils, lui, a connu le destin des enfants au pensionnat ; il a connu des moments terribles, aux mains d'hommes pervers – des moments que sa mère n'avait heureusement pas subis.

Mais les légendes ne servent pas qu'à dire des histoires tristes. Les légendes disent aussi la magie d'un peuple ; elles changent les faibles en vainqueurs. La Fille Sucre est morte. Mais une part d'elle a survécu dans son fils, cette bonne part que les religieuses n'avaient pas pu extirper et qui, à son insu, ne l'avait jamais quittée.

Le fils de la Fille Sucre était fort. Et pour cause : il avait le sang d'un Cree. Il quitta le pensionnat et le regarda crouler dans les mains de ceux qui l'avaient bâti, il le vit pourrir et crever sous le poids de leurs violences — physiques, mentales, sexuelles. Le fils de la Fille Sucre résolut d'en apprendre le plus possible sur les périls qui avaient réduit sa mère au silence. Plus tard, il travailla à mettre en garde ceux de son peuple contre les périls de la maladie du sucre.

Les Blancs ont donné bien des choses aux Indiens. Le hockey, l'électricité, les maisons en préfabriqué, les motoneiges, les chaussures de course, les camionnettes, les trottoirs, les réserves.

Les Indiens leur ont fait quelques présents en retour. Le jeu de la crosse, les cheveux longs. Le maïs, les calumets de la paix. Des noms, pour leurs équipes de base-ball. Les pow-wows et Tonto. Un destin pour Custer. Des terres. Beaucoup de terres. Thanksgiving .

Mais les présents dont on ne parle jamais : ce sont ceux-là qui comptent. »